

REVUE DE
PRESSE

© Jean-Louis Fernandez

OUI

Thomas Bernhard
Célie Pauthe

CRÉATION OCTOBRE 2023

Une production du CDN
Besançon Franche-Comté

Coproduction TPR – Centre neuchâtelois
des arts vivants

THÉÂTRE



Centre Dramatique National
Besançon - Franche-Comté

DIRECTION CÉLIE PAUTHE



SCÈNES



OUI

THÉÂTRE
THOMAS BERNHARD

Dans la forêt où il s'est isolé, un homme rencontre une fascinante étrangère. Intense adaptation d'un roman fiévreux de l'Autrichien Thomas Bernhard.

TTT

Assis de guingois sur un fauteuil de jardin, dans un pantalon de velours fauve, le comédien Claude Duparfait s'apprête à plonger une nouvelle fois dans l'univers de Thomas Bernhard (1931-1989). Une écriture qu'il connaît bien, qu'il respire même, lui qui a adapté ou interprété à plusieurs reprises l'œuvre de l'écrivain et dramaturge autrichien, de pièce de théâtre en monologue autobiographique. Cette fois, la metteuse en scène Cécile Pauthe l'installe sur une scène vide, entre, d'un côté, une bouteille en verre et, de l'autre, un grand sac noir ouvert comme un gouffre.

Dans *Oui*, roman publié en 1978, Thomas Bernhard raconte avec un sens du suspense aussi haletant que désespérant la rencontre en Autriche entre un scientifique parti s'isoler en

forêt et une fascinante femme étrangère. Née à Shiraz, « la Persane » (qu'incarne la talentueuse actrice d'origine iranienne Mina Kavani) s'est enfermée dans le mutisme pour échapper à l'emprise de son mari, dont le seul but est de lui construire une maison-prison sur le terrain le plus pentu et humide possible. Entre ces deux personnages solitaires, le premier regard a lieu chez Moritz, le seul ami du chercheur, capable de le sortir de son « traquenard mental ».

Le visage de Claude Duparfait se creuse lorsqu'il interprète, halluciné, ces angoisses dévorantes. Mais s'éclaire quand il évoque les promenades quotidiennes dans la forêt de mélèzes, au côté de cette femme passionnée par la musique du compositeur Robert Schumann et la philosophie d'Arthur Schopenhauer. Et

Devant le film de ses discussions avec « la Persane », un narrateur tour à tour halluciné et apaisé. Claude Duparfait, avec Mina Kavani.

tandis qu'il continue son récit, un film commence au fond de la scène, baignant le spectateur dans un décor de forêt automnale. Deux silhouettes y avancent lentement : la sienne, et celle de la Persane. Leurs pas rythment ce beau tableau vivant, et c'est alors à elle de confier ses tourments indémêlables. Entre le texte clinique de Thomas Bernhard – qui ausculte avec ironie et poésie les abysses névrotiques de la dérégulation – et la puissance d'incarnation du comédien, épaulé par un film envoûtant, se joue une superbe et originale alchimie. Qui prendra à la fin, lors d'un geste fulgurant, tout son sens tragique.

– **Emmanuelle Bouchez**

| 1h30 | Du 24 au 28 octobre, Théâtre national de Strasbourg, tél. : 03 88 24 88 24 ; du 24 mai au 15 juin, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e.



IDÉES

art&culture
Le grand « Oui » de Cécile Pauthe

Philippe Chevilley

L'homme est assis seul en scène. La lumière est encore allumée dans la salle, quand il se lève et prend le public à témoin... Il va lui confier son histoire. Magnifique et tragique. Comment lui, le scientifique solitaire, terré dans sa maison forestière, était au bord de « la culbute ». Et comment, une femme, la Persane, lui a sauvé la vie, avant de mettre fin à la sienne. Oui à l'amour, oui à la mort...

« Oui » (1980) est un récit bref et ardent de Thomas Bernhard, ultranoir mais brillant d'un fol espoir. Dense, minutieusement construit, il a le côté haletant d'un thriller existentiel. Cécile Pauthe, metteuse en scène ultrasensible, s'en est emparée pour créer son dernier spectacle à Besançon en tant que directrice du CDN. Avec la complicité de Claude Duparfait, comédien bernhardien en diable.

Beauté du film

La Persane est l'épouse iranienne d'un architecte suisse. Le scientifique la rencontre, un jour de désespoir où il est venu vider son sac auprès de son ami agent immobilier. Le couple vient d'acheter le plus mauvais terrain de la localité autrichienne : en pente, humide, toujours à l'ombre. Et le plan de la maison en chantier évoque un tombeau. C'est pour échapper à ce projet mortifère, à ce mari qui l'a rayée de sa vie, que l'Iranienne accepte de partir tous les

jours en promenade dans la forêt avec l'homme. D'abord les deux misanthropes croient se rencontrer. Ils aiment tous deux la philosophie (Schopenhauer), la musique (Schumann), mais leur idylle va tourner court. L'homme ne peut réchauffer le cœur

glacé de la femme, leurs conversations s'épuisent...

la Persane renvoie l'homme, elle se terre dans son mausolée. Elle a dit oui au suicide et va l'exécuter...

Dans la mise en scène tout en tension et en subtilité de Cécile Pauthe, la femme n'est pas présente physiquement en scène, mais elle l'est à l'image, incarnée par l'actrice Mina Kavani. Sur un grand écran, au fond de la scène, se déroulent les promenades brumeuses dans la forêt de conifères. La beauté du film en tons gris-vert, le va-et-vient délicat entre l'écran et le plateau abattent la frontière entre théâtre et cinéma. Les spectateurs sont intimement plongés dans le maelstrom des deux âmes brisées.

Claude Duparfait porte au plus haut l'humanité désolée de son personnage, tour à tour exalté et résigné, superbe et misérable. Magnétique, Mina Kavani crève littéralement l'écran et bouleverse dans la scène où, recluse dans sa chambre, dans la pénombre, elle fait ses adieux à l'amour et à la vie. « Oui » est un spectacle rare, qui nous renvoie à notre solitude, à notre besoin de l'autre, un beau geste tragique qui tout à la fois nous console et nous anéantit. ■

THÉÂTRE

Oui

de Thomas Bernhard.

Mise en scène

de Cécile Pauthe.

CDN de Besançon Franche-

Comté, jusqu'au 21 octobre.

Strasbourg, TNS, du 24 au

28 oct. 2023. Paris, Odéon,

du 24 mai au 13 juin 2024.

1 h 50.



CULTURE & SAVOIRS

Dans une forêt de mélèzes sur les pas de Thomas Bernhard

THÉÂTRE Célié Pauthe met en scène *Oui*, du dramaturge autrichien. Un monologue intérieur fulgurant, interprété par Claude Duparfait, époustouflant.

Besançon (Doubs), envoyée spéciale.

Célié Pauthe s'était déjà aventurée en terres bernhardiennes avec Claude Duparfait. C'était il y a quelque temps, avec *Des arbres à abattre*, adaptation brillante d'un roman aussi cruel que jubilatoire. Cette fois-ci, la metteuse en scène, et encore directrice jusqu'en décembre du centre dramatique de Besançon, monte *Oui*, une nouvelle peu connue de Thomas Bernhard.

Dans un coin reculé d'Autriche où il a trouvé refuge fuyant les lumières de Vienne, un homme, qui a pour seul nom « le narrateur », vit « barricadé dans (sa) maison, dans (son) cachot de travail » et ne fréquente qu'un vieil ami, Moritz, agent immobilier. Débarquent « les Suisses », qui, à la surprise générale, achètent un terrain pentu, rongé d'humidité, réputé invendable. Un couple mystérieux. Surtout elle, « la Persane », emmitouflée dans son manteau de mouton noir, belle femme mutique.

Étrange monologue que cette confession à cœur ouvert où le narrateur est à la fois conteur et observateur de son propre récit. Entre lui et la Persane, une

relation magnétique va s'installer, un coup de foudre intellectuel. Ils ont en commun une passion pour Schumann et Schopenhauer, la poésie du grand poète persan Saadi. Ensemble, ils vont s'aventurer dans la forêt de mélèzes dans une quête spirituelle et nouer une relation complice, loin des conversations grossières du village. Mais c'est comme si ce chemin oscillait entre folie et suicide devant l'impossibilité d'être au monde, d'être de ce monde. L'écriture de Bernhard vous happe. Remettant sur le métier des interrogations existentialistes qui restent sans réponse, si ce n'est la mort, une mort précédée d'une lente agonie dont nous sommes les témoins impuissants, Thomas Bernhard provoque des déflagrations intimes à chaque endroit du récit.

PROMENADES MUSICALES ET PHILOSOPHIQUES

Claude Duparfait maîtrise à la perfection cette partition, laissant entendre la musicalité de cette langue aussi baroque que singulière. Seul sur le plateau avec, pour unique accessoire, un vieux fauteuil, il raconte ces promenades musicales et philosophiques, l'émerveillement puis l'éloignement, jusqu'à n'éprouver que de l'animosité,

avec cette femme si troublante. On l'imagine errer dans la « pièce aux livres », la « pièce aux araignées » ou la « pièce aux classeurs », où s'amassent livres et notes prises au cours de toute une vie. Il nous fait éprouver dans notre chair l'humidité de cette campagne peu aimable, ce froid qui vous envahit et paralyse vos sens. C'est « incroyable la rapidité avec laquelle une relation, quand on lui demande plus qu'elle ne peut donner, se détériore et finit par se consumer entièrement », dira-t-il. Duparfait rend perceptible la mauvaise conscience, puis ce sentiment de tristesse qui envahit son personnage, laissant des phrases en suspens, les ralentissant parfois pour que chaque mot nous atteigne.

La mise en scène de Célié Pauthe, fluide, épurée, épouse les méandres du récit. En ayant recours à des instants filmés dans les sous-bois où apparaît, alors, la Persane, interprétée par Mina Kavani, la metteuse en scène sublime cette partition poétique et l'éclaire, magistralement. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Créé au CDN de Besançon, le spectacle se joue du 24 au 28 octobre au TNS et du 24 mai 2024 au 15 juin à l'Odéon Paris 6^e.



Le recours à des instants filmés dans les sous-bois fait apparaître la Persane (Mina Kavani). Troublante et magistrale. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

« Oui », oh oui !

Pour son dernier spectacle à la tête du CDN de Besançon, Cécile Pauthé retrouve l'acteur et metteur en scène Claude Duparfait, encore une fois avec un texte de Thomas Bernhard, « Oui », un sublime récit. La troublante actrice iranienne Nina Kavani accompagne le plus que parfait Duparfait seul en scène, dans une longue partie filmée. Une histoire d'amour, de mort et de jardins secrets .



Scène de "Oui" © Jean-Louis Fernandez

Il existe, au moins virtuellement, un club des grands brûlés de Thomas Bernhard. De temps en temps, le frère de Bernhard qui veille sur l'oeuvre, convie les grands brûlés dans l'une des demeures de l'auteur d' *Extinction* et autres *Place des héros* . On y voit, parmi d'autres, Krystian Lupa dialoguer avec Claude Duparfait, Cécile Pauthé écouter Claus Peymann raconter ses souvenirs du Burg theatre, etc. A l'invitation du frère, on porte un verre aux grands bernhardiens disparus comme l'acteur Serge Merlin ou le metteur en scène Alain Olivier, le premier à avoir monté en France une pièce de Thomas Bernhard.

Rien d'étonnant donc, à ce que Cécile Pauthé et Claude Duparfait aient eu envie de retrouver une nouvelle fois Thomas Bernhard. Ensemble, ils avaient affronté la bête en cosignant en 2012 la mis en scène de *Des arbres à abattre* . A l'issue des représentations, en bon fanatique de l'auteur, Claude Duparfait avait emporté chez lui le fameux fauteuil à oreilles du décor. Auparavant, Cécile Pauthé s'était fait remarquer en mettant en scène *L'Ignorant et le fou* au TNS en 2006, spectacle que je me souviens avoir vu au TGP. Et, ultérieurement, sous le titre *Le froid augmente avec la clarté* , Duparfait avait adapté, mis en scène et joué deux récits autobiographiques de Bernhard au TNS en 2017 puis à la Colline.

Claude Duparfait parle de Thomas Bernhard comme « un frère d'inquiétude », autant dire qu'il ne peut vivre sans lui. C'est lui

qui, il y a deux ans, a parlé de Oui à Célié Pauthe en lui lançant « et si on y retournait ? ». « *Je me souviens avoir pâli et rougi en même temps, Oui est de tous les romans de Bernhard celui qui m'a le plus poursuivi et hanté* » raconte Célié Pauthe. Ils se sont donc retrouvés, autour d'un texte de Thomas Bernhard ; non conçu pour le théâtre mais qui s'y love pleinement, tant l'oralité habite son écriture .

Oui est un texte relativement court, 69 pages dans l'édition Quarto des *Récits 1971-1982* (Gallimard). L'adaptation pour la scène à laquelle se sont livrés Célié Pauthe et Claude Duparfait en accentue la condensation tout en ayant recours au film pour enrober la relation qui se noue entre le narrateur et « la persane ».

C'est une double déflagration. Après des semaines sans lui avoir donné de nouvelles, le narrateur en panne dans ses « *études sur les sciences de la nature* », sort de son « *état d'apathie* » et vient chez son ami Moritz, agent immobilier, l'être dont il se sentait « *le plus proche* » pour lui dire « *la face cachée* » de son existence « *déjà totalement dévastée par la maladie* ». Cependant, le même jour, dans l'après-midi, arrive chez l'agent immobilier, un couple de Suisses. L'homme qui construit des centrales électriques dans le monde entier, veut acheter un terrain que l'agent immobilier a sur les bras depuis dix ans, « *un pré humide et froid, plongé dans l'ombre la plus grande partie de de la journée* » et située « *de l'autre côté du cimetière* ». En fait, le Suisse veut y construire une maison sommaire, et y enterrer sa femme en quelque sorte, tandis qu'il rejoindra son amante, sud américaine comme on l'apprendra plus tard.

Le narrateur observe cette femme d'origine iranienne qu'il surnomme la persane, il observe la façon dont elle regarde son mari « *les yeux plein de haine et d'ennui* ». Il pressent en elle « *une partenaire possible de conversations et de pensées* » et près vite il lui propose de faire une promenade dans la forêt de mélèzes. Et avant même de nous relater quoi que ce soit d'autre, le narrateur nous dit qu'à l'issue de cet épisode de sa vie, il a été à deux doigts « *de faire la culbute* », de se tuer.

Cette rencontre avec la persane le régénère, le sort de ses semaines d'insomnie. « *J'ai très souvent pensé depuis que cet après-midi là, elle était effectivement venue pour me sauver* »

S'en suivent bientôt plusieurs séquences filmées où l'on voit le narrateur (Claude Duparfait) se promener dans une forêt de mélèzes avec la persane (Mina Kavani) d'abord silencieusement, puis en se parlant.

Au retour de la première promenade le narrateur retrouve deux de ses passions et hantises : *Le monde comme volonté et comme représentation* de Schopenhauer et la musique de Schumann. Et, d'un coup, il a envie de reprendre ses travaux scientifiques. Miracle de l'amour naissant, cependant Thomas Bernhard fait en sorte d'éviter ce mot..

Lors de la seconde promenade, la relation se poursuit, s'instaure un dialogue entre les deux. Lucide elle sait pourquoi son mari a acheté ce terrain lugubre : « *pour me tuer. M'enterrer vivante* ». Elle avait « *tout quitté* », « *tout perdu* », pour lui. Plus tard au moment de quitter le narrateur, elle lui lancera : « *vous m'avez sauvée* ». Ainsi va l'amour en forêt. Aussi éphémère que violent et profond. Comment vivre après cela ? La persane se jettera sous les roues d'un camion. Le narrateur fera son deuil, en « *écrivant* » son récit. L'un des plus beaux de Thomas Bernhard

*Alors avec la complicité implicite de Thomas Bernhard, et celle explicite de l'actrice iranienne Mina Kavani, Claude Duparfait et Célié Pauthe glissent dans le spectacle une séquence qui n'est pas dans le texte mais semble en émerger : « Vous vous rappelez de ce passage où Schopenhauer cite Saadi le grand poète persan ? » demande la persane au narrateur et de citer le passage. Beau moment d'une promenade philosophique. Qu sera suivi d'un autre moment tout aussi beau et en marge du récit, celui d'une « promenade musicale ». Au milieu de la forêt un chant d'oiseau évoque au narrateur *L'oiseau prophète* de Schumann et la persane cite alors un vers magnifique de la poétesse persane Forough Farrokhzad : « *souviens-toi du vol, l'oiseau peut mourir* . ».*

Le narrateur dit que c'est la poétesse que la persane aimait « *par dessus tout* ». Oui mais quelle persane ? L'héroïne de Bernhard ou l'actrice du spectacle ? L'actrice, assurément, puisque ce passage bernhardien n'est pas signé Thomas Bernhard.

Au moment où on voit filmée la persane Mina Kavani à Besançon, elle est sur la scène du théâtre de l'Athénée (lire [ici](#)) où elle interprète *I am deranged* ...un titre emprunté à la poétesse persane Forough Farrokhzad, morte à 33 ans dans un accident de voiture.

Bel entrelacement entre ces êtres, ces rêves et ces mots. A l'écran la présence de Nina Kavani est aussi énigmatique que doucement intense, quant à Claude Duparfait, sur la scène, assis sur une chaise ou debout, il est chez lui dès lorsqu'il pousse la porte d'une phrase de Thomas Bernhard . Il en respire l'esprit, en épouse les modulations, en savoure les méandres et en déroule les roueries. Quant à Célie Pauthe, après une pléiade de beaux spectacles, avec *Oui* , elle termine en beauté ses neuf années passées à la tête du CDN de Besançon. Oui, est aussi le dernier mot du récit de Bernhard. C'est la réponse que la persane avait donné, en riant, au narrateur qui lui demandait si elle se tuerait un jour.

C DN de Besançon, dernières représentations ce vend à 19h, demain sam à 18h. Puis du 24 au 28 oct au Théâtre National de Strasbourg et du 24 mai au 15 juin à l'Odéon, Théâtre de l'Europe.

Le duo Pauthe-Duparfait dit un intense Oui à Thomas Bernhard



Au CDN Besançon Franche-Comté, pour sa dernière création en tant que directrice, puis au TNS, Célie Pauthe met en scène pour la troisième fois le comédien Claude Duparfait. Ensemble, ils adaptent intensément la prose noire autant qu'incandescente de Thomas Bernhard.

© Jean-Louis Fernandez

Assis sur une chaise, le comédien semble perdu dans ses pensées. Un livre à la main, sa seule richesse qu'il couve avec tendresse, un sac poubelle posé à ses côtés, il a le regard vague de ceux qui n'arrivent pas à vivre dans le présent, à vivre en communauté. Parfois un sourire fugace éclaire son visage. Certainement la réminiscence émue d'un moment depuis longtemps révolu. Il reste imperturbable au bruit dans la salle. Il attend le bon moment pour s'adresser à ces visages inconnus qui l'observent et le scrutent.

A dépressif, dépressif et demi



© Jean-Louis Fernandez

Fiévreux, il tremble, hésite. Puis dans une salve, les mots se bousculent à grands flots. Brûlants, ils le libèrent de ce trop plein de souvenirs, des fantômes du passé qui hantent autant qu'ils habitent ses jours, ses pensées. Ermite, misanthrope, il vit loin du monde, dans une maison cachée derrière une forêt dans une région reculée d'Autriche. Scientifique à ses heures perdues, il tente des expériences sur les anticorps de la nature, s'enferme chaque jour un peu plus dans sa neurasthénie. La dépression le ronge. Un temps, à peine quelques mois, il crut s'en libérer. De ce court moment, il garde en lui une force de vie, d'étranges sensations, un garde-fou salvateur. Cela faisait plusieurs mois, qu'il n'était pas sorti de chez lui, n'avait pas parlé à un autre humain. La coupe était prête à déborder. Pour ne pas sombrer, il s'était réfugié chez son unique ami Moritz sa dernière attache à la vie, pour enfin tout lui dire de ses maux, de son état dépressif.

Une rencontre a tout changer. Agent immobilier, Moritz recevait, au même moment, la visite d'un couple de suisses, qui venait d'acquérir pour ses vieux jours, un terrain considéré comme invendable, car sombre et humide. Face au narrateur, la femme au teint mat, aux yeux bleus, se tient droite, muette. La Persane (à l'écran la ténébreuse [Mina Kavani](#)), puisque c'est ainsi qu'il la nomme, l'intrigue, le trouble. Il y a chez elle, dans son regard, un je-ne-sais-quoi qui le renvoie à sa propre solitude, sa propre maladie. Entre eux, sans qu'il ait besoin de se parler, naît une connivence, une complicité immédiate. Ensemble, il décide d'aller le lendemain se promener dans la forêt de mélèzes voisines. La magie opère. L'un semble être le double de l'autre. **Schopenhauer**, **Schuman**, le dégoût du monde, de la vie, les sauvent un temps, les maintiennent à flot, éloignent toutes idées suicidaires. Mais quand on ne se supporte pas soi-même, comment aider l'autre ?

Un voyage au bord du précipice



© Jean-Louis Fernandez

En adaptant *Oui*, l'un des courts romans autobiographiques de **Thomas Bernhard**, dont ils sont tous les deux passionnés, **Célie Pauthe** et **Claude Duparfait** portent au plateau une parole intemporelle, qui dit tant du mal être qui gangrène nos sociétés européennes, de sa propension à se refermer sur elle-même, à voir l'autre comme un étranger porteur de tous les maux. La plume de l'auteur autrichien est sombre tant son encre est irriguée par ses propres angoisses, son abattement. Mais, et c'est toute la beauté de sa prose, elle est émaillée de fulgurance, d'éclats de lumières irradiants. C'est d'ailleurs ce contraste permanent entre la vie exaltée et les ténèbres de la neurasthénie du dramaturge que les deux artistes mettent sous les projecteurs, qui éclairent la scène, et dans une moindre mesure la scène.

Entremêlant confessions des temps présents et images vidéos des moments plus ou moins heureux du passé, **Célie Pauthe** signe une mise en scène épurée, tout en retenue délicate, donnant ainsi au texte puissant et lucide toute sa profondeur, son intelligible fatalité. Dans ce bel écrin nu, **Claude Duparfait** se glisse avec gourmandise dans les mots de **Bernhard**, en révèle toute la force mélancolique. Jouant sur l'ambiguïté sexuelle du narrateur, qui oscille entre son amitié absolue pour Moritz et cette passion violente pour la Persane, il explore avec une justesse, une jouissance inouïe les méandres de pensées de l'auteur, nous tient en haleine jusqu'au bout, dévoilant dans un dernier souffle toute l'absurdité de l'existence, celle du souvenir fantasmé d'une femme jadis fréquentée, celle de l'auteur face à ses propres fantômes.

Oui d'après Thomas Bernhard

CDN de Besançon Franche-Comté

Avenue Edouard Droz

Esplanade Jean-Luc Lagarce

25000 Besançon

jusqu'au 21 octobre 2023

Durée 1h30

Tournée

Oui, d'après Thomas Bernhard, traduction Jean-Claude Hémery, adaptation et conception Claude Duparfait, Cécile Pauthe, mise en scène Cécile Pauthe.



Crédit photo : Jean-Louis Fernandez

Oui, d'après **Thomas Bernhard**, traduction **Jean-Claude Hémery**, adaptation et conception **Claude Duparfait**, **Cécile Pauthe**, mise en scène **Cécile Pauthe**. Avec à l'image **Mina Kavani**, scénographie **Guillaume Delaveau**, lumière **Sébastien Michaud**, son **Aline Loustalot**, vidéo **François Weber**, costumes **Anaïs Romand**.

L'auteur autrichien Thomas Bernhard (1931-1989) vivait entre sa ferme fortifiée d'Ohlsdorf, en Haute Autriche, et Vienne : il a très tôt souhaité « se réveiller et avoir une maison... », le désir de « trouver... une place en ce monde » et de « fonder son propre paysage ».

Le lien métaphorique entre bâtiments concrets et construction intérieure de soi est manifeste, comme la tentative de maîtriser sa propre situation, via des travaux sans fin de restauration. Plus les bâtiments sont délabrés, plus l'auteur/narrateur leur est attaché.

Oui (1978) est la rétrospective autobiographique d'une phase immobilière et de relations de longues années d'amitié, de 1965 à 1975, avec le marchand de biens Karl Henetmair (H. Höller, *T.B.*, *Une vie*, L'Arche). Dans le récit, celui-ci, nommé Moritz, est en même temps le public auquel se confie le narrateur.

L'écriture fait retour sur la nécessité de raconter, de revenir sur ces années de jeunesse, et sur tous les êtres fréquentés et aimés, avec lesquels il s'est construit. Vieillesse, désillusion, échec, introspection, nulle complaisance articulent cet

impitoyable flux verbal.

« La Persane » défunte est à la naissance de la narration, à cette époque où le narrateur s'efforce d'accomplir, de mauvaise grâce, un travail scientifique sur les anticorps dans la nature le reflet d'une posture et d'une écriture comme empêchées de commencer. Heureusement, il existe la musique de Schumann et la philosophie de Schopenhauer.

Cécile Pauthe, directrice du Centre dramatique national de Besançon Franche-Comté jusqu'à la fin de l'année, retrouve Thomas Bernhard qu'elle connaît bien et son interprète privilégié le clairvoyant Claude Duparfait dans le rôle du « narrateur-visionnaire » relatant cet attachement à la Persane, rencontre émouvante qui l'a sauvé de son propre désespoir.

La figure féminine disparue qui non seulement s'est éloignée de son pays, mais étouffe sous l'emprise conjugale, connaît un destin tragique : le Suisse, son mari, achète un mauvais terrain et y bâtit une maison de béton aux « murs humides et froids » pour y enfermer son épouse, « sorte de féminicide par maison interposée », pour la conceptrice.

A l'orée de la représentation, Claude Duparfait, simplement assis sur sa chaise, propose au public de lire un extrait de Schopenhauer, évoquant l'image collective des pores-épics qui s'attirent puis se repoussent alternativement : « Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur vie intérieure, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses manières d'être antipathiques et leurs insupportables défauts les dispersent à nouveau... » (*Aphorismes sur la sagesse dans la vie* .)

Sur scène, Claude Duparfait se glisse avec aisance dans le souffle et le phrasé bernhardiens qu'il fait siens, révélateurs de cette névrose obsessionnelle universelle donner sens à sa vie et qui alimentent la dynamique poétique si particulière de cette écriture, entre énonciation, répétition, envoûtement et patiente élucidation en cours.

Reviennent à l'esprit du narrateur et à l'image sur écran pour les spectateurs, des souvenirs poignants : les promenades dans la forêt de mélèzes avec la femme secrète, ces lieux où se sont noués des liens sentiments et regards en accord sur le monde.

Tension émotion et esthétique d'une entente non avouée qui s'accomplit dans la Nature avec chants d'oiseaux, bois d'arbres et vent dans les feuilles d'automne, sous la lumière de saison, avec la présence solaire de Mina Kavani, Persane mélancolique marchant près du Narrateur belle conversation approfondie entre des êtres en alerte, isolés des autres.

Le public entre la scène et l'écran est à l'écoute d'une séance bernhardienne fascinante puisqu'on y voit vivre l'amour et l'amitié, et l'impossibilité que perdure l'accord existentiel éprouvé. De désespoir, le manteau noir de peau retournée, récupéré de la défunte et endossé plus tard par le narrateur, est rageusement jeté à terre en un geste magnifique.

Du 17 octobre au 21 octobre les 17 et 18 à 20h les 19 et 20 octobre à 19h, le samedi à 18h -, au **Centre Dramatique National Besançon Franche-Comté** . Tél : 03 81 88 55 11 accueil@cdn-besancon.fr Du 24 au 28 octobre au **Théâtre National de Strasbourg**. Tél : 03 88 24 88 24 | tns.fr Du 24 mai au 15 juin 2024 à **L'Odéon Théâtre de l'Europe** Ateliers Berthier. 01 44 85 40 40.